

Association des « Amis des Études Celtiques »

Régie par la loi de 1901

Siège social : école Pratique des Hautes Études (Sorbonne)

IV^e Section, Sciences historiques et philologiques

45, rue des Écoles, 75005 Paris (France)

Secrétariat : 26, rue Geoffroy l'Asnier, 75004 Paris. ☎ 01 43214277



AMIS DES ÉTUDES CELTIQUES

Bulletin de liaison n° 14
octobre, novembre 1996

ISSN 1278 - 9291

SOMMAIRE

p. 2 : Variétés : Menzel

p. 3 : Les images du dragon

p. 8 : Le rire de Brennos

p. 12 : Grands thèmes de la religion celtique

p. 17 : Les Celtes et l'écriture

p. 21 : Nos activités

p. 22 : Nouveaux livres

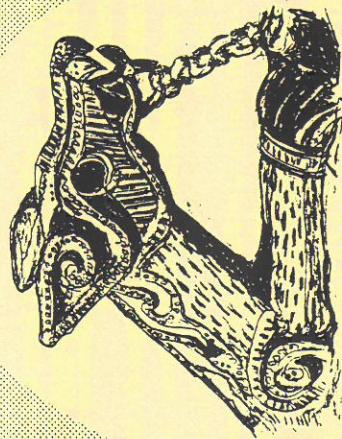
Jacques Bonneau

Étienne de Ravisy

d'après Venceslas Kruta

Josette P. Billardey

Responsable bulletin : Josette Pieuchot-Billardey



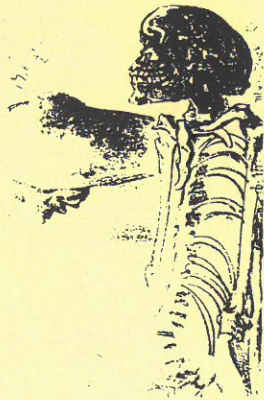
Détail d'un vase de Basse-Yutz (Moselle), British Museum à Londres
Dessin de Jean Pieuchot

VARIÉTÉS
MENZEL ET LES CELTES

Le Musée d'Orsay présente l'oeuvre d'un peintre allemand, Adolph Menzel, (1815-1905). Si celui-ci a réalisé des centaines de dessins et de gravures, consacrés en particulier au Grand Frédéric, il n'en demeure pas moins un maître incontesté de la peinture à l'huile, le *Concert de flûte*, le *Souper du bal*, figurent parmi ses chefs-d'oeuvre.

Un curieux dessin de Menzel attire les regards, il est intitulé *Squelette d'une femme celte et détail d'une statue au musée de Salzbourg*. On le situe aux environs de 1887, (*Berlin, Kupferstichkabinett*).

L'historienne de l'art Andrea Bärmreuther écrit : « La juxtaposition d'un squelette de l'époque celtique et du torse antique d'un jeune garçon nous conduit dans l'antichambre de la combinaison *surréaliste* d'objets, c'est la vie et la mort, l'être et le néant ... » Mais, sur le plan historique, ce dessin rappelle aussi qu'à Hallstätt, en 1846, on découvrit près des mines de sel, une nécropole comptant plus de mille squelettes, dont un certain nombre furent transportés au musée de Salzbourg. L'intitulé du dessin : *Squelette d'une femme celte et détail d'une statue au musée de Salzbourg* peut être sujet à discussion, il peut aussi poser un problème historique ... mais un peintre n'est pas un archéologue.



Squelette d'une femme celte et détail d'une statue au musée de Salzbourg.

Jacques BONNEAU

N'OUBLIEZ PAS DE RENOUELER VOTRE ADHÉSION !

... pour le cas où vous ne seriez pas encore à jour de vos cotisations 1996-1997

et afin de nous éviter des frais de relance.

Nous vous rappelons que la cotisation est valable pour l'année universitaire et doit être renouvelée en septembre :

(130 f. pour une personne, 180 f. pour un couple, 100 f. pour un étudiant).

Merci d'avance.

LES IMAGES DU DRAGON

Essai d'interprétation de l'iconographie celtique.

Pour les Celtes, le serpent-dragon ou *serpent-à-tête-de-bélier* était probablement associé à la foudre qui libère les eaux, ainsi qu'au tonnerre d'où naît la pluie bienfaitrice, car le dragon vit dans l'eau, dans les grottes et dans les cavernes, il est le gardien des trésors, le gardien de l'immortalité ; de nos jours, il est encore appelé Vouivre quand il vit à l'entrée des grottes d'où naissent les sources des fleuves, (Doubs, Lison, sources de la Seine ...)

Le dragon était associé à la terre nourricière, mais également au ciel puisqu'il existait des dragons ailés. Les représentations celtiques de dragons sont multiples, la plus répandue est celle du serpent-à-tête-de-bélier qui fait de lui le gardien de l'Arbre de Vie. Son image la plus courante est associée à celle des deux serpents qui l'encadrent, les serpents sont les gardiens de l'axis mundi, l'Arbre de Vie étant censé être le pilier, l'axe vertical qui relie la terre et le ciel.

Dans son *Histoire des Religions* ¹, Mircea Eliade rappelle que dans l'Inde védique, le serpent est assimilé aux dieux, en effet le serpent se dépouille de sa vieille peau et, en se dépouillant, est censé vaincre la mort et acquérir l'immortalité.

Dans son livre *Les dieux de la Gaule* ², Paul-Marie Duval donne une explication possible du serpent à tête de bélier : « Cet animal composite, qu'on ne connaît nulle part ailleurs que chez les Gaulois, (les Scythes avaient imaginé toutefois un poisson à tête et queue de bélier), accompagne tantôt Cernunnos, comme sur le *Bassin de Gundestrup*, tantôt le dieu de la guerre. Il n'est pas sûr qu'il soit, plutôt qu'un démon, une divinité animale indépendante, le serpent est l'animal le plus terrien, le plus *chthonien* qui soit, non seulement il touche la terre de tout son corps, vivant en contact presque incessant avec le sol, mais il pénètre encore dans ses cavités, s'enfonce dans ses

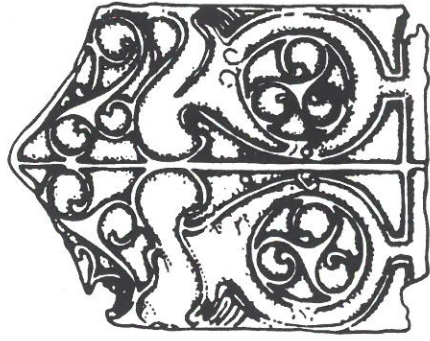


Fig. 1. Fourreau d'épée avec paire de dragons
 Stremski Karlovc (Zagreb, Musée archéologique).
 Les Celtes de l'Est, Miklós Szabó.

boues, dans ses sables et dans ses eaux, sa peau meurt et renaît tous les ans comme les bois des cerfs. On imagine qu'il garde les trésors souterrains et peut les ramener à la surface ... Le bélier possède, comme le taureau, la puissance reproductrice et la force combattive du mâle, richesse du troupeau. Le monstre à corps de serpent et à tête de bélier, fort de sa ruse, de ses anneaux et de ses cornes, à la fois souple et capable de frapper de front, est donc symbole de force doublement agressive, de fécondité reproductrice et de prospérité terrienne ... »

C'est pourquoi les Celtes ne représentent pas le dragon, ou son similaire le serpent-à-tête-de-bélier, comme un monstre écumant et horrible car, pour eux, il est la force vitale de l'univers dont la maîtrise donne puissance et connaissance. Ce monstre est l'emblème de protection représenté sur les fourreaux d'épées (fig. 1), boucliers, casques, cuirasses, vases, monnaies, c'est le rappel de ce que l'homme doit accomplir, les images de l'ordre du monde qu'il faut conserver pour éviter le chaos, le dragon-serpent donne au guerrier puissance et immortalité.

On pourrait rapprocher cette interprétation celtique de celle du caducée grec, la baguette d'or d'Hermès autour de laquelle s'enroulent en sens inverse deux serpents, l'un diurne et l'autre nocturne. L'ondulation des serpents rappelle le chaos primordial, mais leur enroulement autour de la baguette d'or réalise l'équilibre, car la baguette d'or figure l'axe du monde ou Arbre de Vie.

Deux dragons sont fréquemment représentés sur les épées de l'Age du Fer, l'épée devient alors l'Arbre de Vie, mais les deux dragons qui semblent s'affronter, comme on le

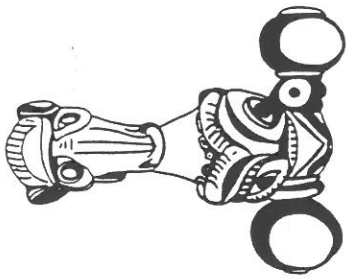


Fig. 2. Fibule à masque en bronze d'Oberwittinghausen (Bade-Wurtemberg). V. Kruta. Études Celtiques n° XXVI, 1989. Dessin F. Lagarde.

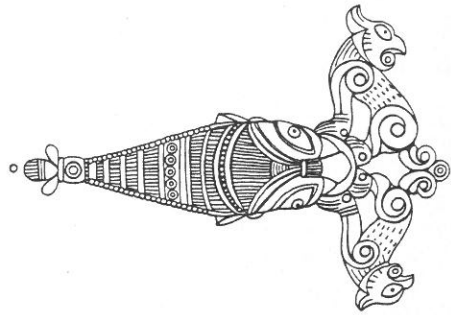


Fig. 3. Fibule à masque de Parsberg (Palatinat). Études Celtiques XXIII, 1986. Dessin V. Kruta.

prétend souvent, ne s'opposent pas, ils sont protecteurs, comme les deux serpents-à-tête-de-bélier qui encadrent l'Arbre de Vie à l'Age du Fer. Cette image prend fréquemment la forme de la double spirale.

Le prince celte qui possédait une telle épée devenait le dépositaire de l'ordre cosmique, il devenait lui-même l'épée, le pilier cosmique, l'Arbre de Vie. Il devenait responsable du mouvement garantissant le bon fonctionnement de l'Univers, l'alternance du jour et de la nuit, l'ordre annuel des saisons.

Le dragon-serpent se voit encore aujourd'hui sur le blason du Pays de Galles qui a pour enseigne un dragon rouge. A l'Age du Fer cette image du dragon-serpent gardien de l'ordre universel figurait sur :

1) les fibules, ornées de corail quelquefois avec deux têtes d'oiseaux disposées symétriquement :

a) la fibule à masque en bronze (fig. 2) trouvée dans la sépulture tumulaire d'Oberwittinghausen (Bade-Wurtemberg), deuxième moitié du Ve s. av. J.-C. qu'on peut voir au musée de Karlsruhe ;

b) sur la fibule à masque de Parsberg avec une paire de griffons (fig. 3), le griffon est un dragon à corps de lion avec un bec d'aigle, le symbolisme du lion et de l'aigle c'est le redoublement de sa nature solaire, il participe ainsi de la terre et du ciel et évoque la double qualité divine de force et de sagesse 3 ;

2) les cruches :

a) cruche de Waldalsgesheim, (fig. 4), avec une tête moustachue et barbue, insérée au milieu de la paire

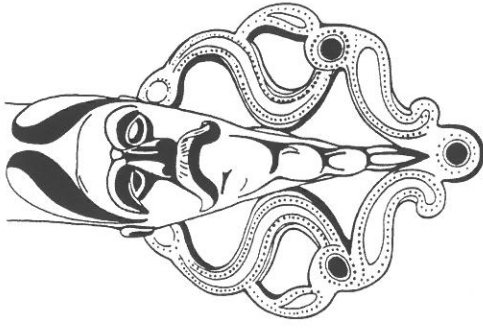


Fig. 4. Cruche à vin en bronze de Waldalsgesheim (Rhénanie) IVe s. av. J.-C. Études Celtiques XXVI, 1989. Dessin F. Lagarde.

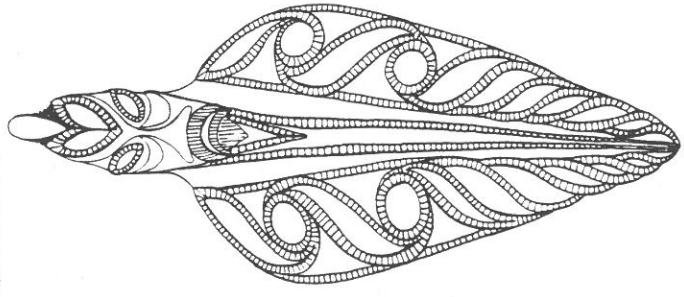


Fig. 5. Cruche en bronze de Reinheim (Sarre), Ve s. av. J.C. Études Celtiques XXIII, 1986. Dessin V. Kruta.

renversée de deux monstres aux corps serpentiformes, à tête d'oiseau rapace, coiffée d'une huppe et à l'oeil figuré à l'origine par un cabochon de corail 4 ;

b) cruche de Reinheim (fig. 5), une des plus anciennes cruches de conception celtique, découverte dans la sépulture d'une princesse de la seconde moitié du Ve siècle à Reinheim dans la Sarre, confirme pleinement l'existence d'une relation étroite entre le vin et la divinité associée par les Celtes au symbolisme de l'Arbre de Vie 5 ;

c) cruche de Brno-Maloměřice (Moravie) ; cette cruche à vin en bois possède une garniture en bronze représentant un monstre à tête de sanglier coiffé de cornes. Le sanglier ayant chez les Celtes une fonction sacerdotale pourrait être le gardien de la boisson d'immortalité, ce qui exprimerait ainsi la fonction religieuse de cet objet ;

d) corne à boire en forme de dragon provenant d'une tombe à incinération ; cette corne montre une relation étroite entre la boisson divine et le dieu qui prend la forme du dragon ;

3) les monnaies :

- celle des Érasvisques ou Celtes de Hongrie (fig. 6), d'époque augustéenne : le serpent-dragon est le gardien de l'ordre de ce pays.



Fig. 6. Monnaie des Érasvisques d'époque augustéenne. Musée National Hongrois. Les Celtes de l'Est. Miklós Szabó.

Chez les Celtes d'Irlande, le dragon protecteur est représenté sous la forme d'un hippocampe ou cheval-marin, il retient les eaux dans le creux des montagnes, les emprisonne en les gelant. Pour les libérer, une nouvelle situation cosmique devra être instaurée par un héros ou par un dieu qui terrassera le serpent-dragon, libérant ainsi les eaux gelées et amenant la renaissance du soleil.

Chez les Germains, Odin a pour emblème le frêne, c'est leur Arbre de Vie, les serpents sont à son pied et l'aigle à son sommet, ce sont les gardiens de la lumière du jour. Serpents et aigle sont, comme le serpent-à-tête-de-bélier, les gardiens de l'ordre du monde ou du pilier cosmique représenté par le frêne.

Il existe un rapport plus étroit entre la religion des Celtes et celle des Germains qu'entre les mythologies grecque et celtique. Chez les Grecs, le dragon n'était déjà plus représenté comme un protecteur, maints récits mythologiques nous content la lutte du héros contre le dragon, mais c'est

une image symbolique de l'épreuve initiatique, le passage d'un mythe à un autre. Cette image préfigure celle de la « destruction de la bête » qui nous sera décrite avec insistance du début de notre ère au Moyen-Âge, quand le dragon sera devenu démon.

La mythologie du dragon est développée dans un ouvrage dont nous tenons à signaler la récente parution, *Dragons et Chevaliers* 6. L'auteur Paul-Georges Sansonetti, diplômé de l'École du Louvre et docteur ès Lettres, a enseigné pendant huit ans les religions comparées à l'École pratique des Hautes Études, il insiste sur un thème récurrent à travers tous les temps et encore vivant aujourd'hui : la confrontation entre un personnage héroïque et une créature monstrueuse.

Il affirme son importance dans l'imaginaire des Anciens, rappelant l'affrontement de Persée et de la Gorgone autre serpent ; celui d'Héraclès contre l'Hydre de l'Erne hérissée de têtes sifflantes ou celui de Siegfried et du dragon Fafner ; on découvre la reprise du thème par le christianisme sous les traits de Saint-Michel et de Saint-Georges. L'auteur nous dit, affronter le dragon consiste à ouvrir une brèche dans les limites existentielles et, de la sorte, à entrer dans un processus initiatique permettant d'accéder graduellement à la transcendance ...

Puisque nous sommes au siècle de l'image, ajoutons que l'iconographie de cet ouvrage est superbe. C'est à travers une sorte de « musée imaginaire » composé d'œuvres d'art empruntées à la pensée occidentale qu'il nous invite à découvrir le processus libérant dans l'être, la force vitale qui unit la terre et le ciel.

L'auteur termine son ouvrage par l'étude des films « Metropolis », « 2001, Odyssée de l'espace », « La guerre des étoiles », « L'Empire contre-attaque », « Dune », « Conan le barbare », « Jurassic Parc » ... C'est une analyse très subtile qui décrypte la trame de ces histoires, en les reliant à notre passé mythique.

Toutes ces œuvres prouvent que nos mythes et nos légendes sont, non seulement encore vivants, mais déterminants pour les générations futures.

Étienne de RAVISY

Bibliographie sommaire :

1. Mircéa Éliade, *Traité d'Histoire des Religions*, édit. Payot.
2. P.-M. Duval, *Les dieux de la Gaule*, « Petite bibliothèque » , édit Payot, (1976).
3. Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Collection « Bouquins », édit. Lafont, 1995.
- 4-5. Venceslas Kruta, *Le corail, le vin et l'Arbre de Vie*, Études Celtiques XXIII, 1986.
6. Paul-Georges Sansonetti, *Chevaliers et dragons*, édit. Porte-Glaive, 1995.

LE RIRE DE BRENNOS

Brennos et l'image des dieux La représentation de la figure humaine chez les Celtes

Résumé de la communication faite par le professeur Venceslas KRUTA à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en novembre 1992.

Dans un passage de sa *Bibliothèque historique*, Diodore¹ décrit la descente des armées celtiques vers Delphes, en l'an 279 av. J.-C. Il y évoque la surprise et le rire moqueur de leur chef, Brennos, lorsqu'il se trouve dans un temple, face aux statues des dieux représentés sous forme humaine. Il lui paraît dérisoire que les Grecs puissent imaginer les dieux sous un tel aspect.

Rien ne permet d'affirmer l'authenticité de l'anecdote, mais elle exprime de manière emblématique l'attitude de refus des Celtes envers « l'image de l'homme ». Ce parti-pris est généralement considéré comme l'un des traits les plus marquants de l'art celtique.

Paul Jacobsthal², auteur d'un ouvrage jugé fondamental en la matière, définit l'art celtique comme un *art d'ornement*, de *masques* et d'*animaux*, sans *image de l'homme* ... Il souligne la rigueur de ce qu'il qualifie chez les Celtes, d'*orthodoxie anti-iconique* en la comparant à l'attitude plus souple des Scythes dans ce domaine. Il évoque aussi le contraste de cette *abstinence* par rapport à la richesse de l'univers figuré, *gai et bienveillant*, de l'art grec.

Ces appréciations sont quelque peu catégoriques et doivent être nuancées, il n'en reste pas moins que l'art ancien des Celtes a maintenu, du Ve siècle av. J.-C. aux débuts de l'art chrétien d'Irlande (VI^e siècle ap. J.-C.), un refus délibéré de la narration, particulièrement dans leur attitude vis-à-vis de la figure humaine.

Mieux comprendre le rôle dévolu à l'image de l'homme dans ce système de communication, dans ce langage d'images, c'est accéder à l'univers spirituel des Celtes, dont il constitue l'enregistrement. Les racines lointaines de ce trait particulier de l'art celtique remontent au III^e millénaire av. J.-C., c'est l'époque où les traditions figuratives des cultures agricoles du Néolithique et leur répertoire ornemental disparaissent presque partout en Europe. Cette rupture assez brutale ouvre une période étonnamment pauvre en images³. On ne verra reparaître des éléments figurés que dans la deuxième moitié du II^e millénaire, et ils resteront peu nombreux.

Hommes, chevaux ou oiseaux aquatiques sont associés à des symboles solaires ou astraux, leur choix indique qu'ils gravitent autour

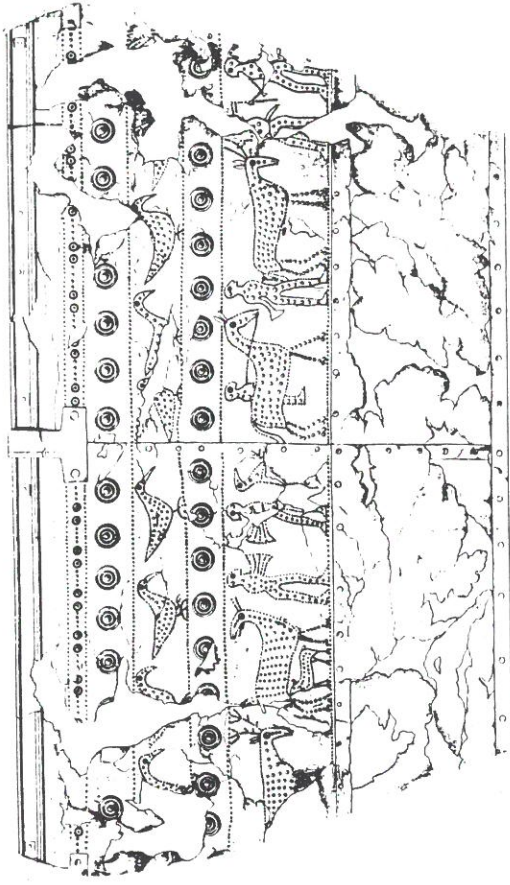


Fig. 1. Développement du décor de la situle en tôle de bronze de Cesto-Calende (Lombardie). Fin VII^e s. av. J.-C. Tombe de guerrier n°1. *L'Europe des Origines*. V. Kruta. « L'Univers des formes », éd. Gallimard, 1992.

d'une divinité solaire masculine. Il s'agit vraisemblablement du dieu qui est nommé par les Grecs *Apollon Hyperboréen*, caractérisé le plus souvent par l'arc, la lyre ou par sa domination sur le serpent chthonien.

Vers la fin du VII^e siècle av. J.-C. on assiste à quelques tentatives de figuration descriptive, localisées surtout à l'est du massif alpin. Le substrat humain de la culture de la Lombardie et du Piémont actuels (site de Golasecca) fut attribué récemment à une population de langue celtique, dont les artisans ont produit quelques oeuvres figurées caractéristiques.

L'exemplaire de Cesto Calende (fig. 1) est remarquable par sa transcription pointilliste de silhouettes humaines et animales. La Lombardie pratiquait encore ce mode d'expression au VI^e siècle av. J.-C. L'explication peut être trouvée dans la volonté de ramener les formes naturelles à un assemblage de signes, eux-mêmes chargés de signification et permettant des lectures multiples, rendant ainsi l'image indéfiniment transformable.

Il s'agirait alors d'un moyen de représenter la *relation entre des formes réelles et leurs éléments fondamentaux*, rendus visibles par l'intervention de l'artiste. Les Celtes ont exploité systématiquement les possibilités d'une telle conception de l'image, avec une fantaisie et une habileté technique exceptionnelles.

Les foyers transalpins des Celtes historiques, où naîtra un nouvel art au milieu du Ve siècle av. J.-C., héritaient d'un passé où la figuration peu abondante occupait une place marginale dans un répertoire de motifs

abstrait et de formes géométriques (fig. 2). Il s'agit de thèmes iconographiques destinés à illustrer une pensée religieuse déjà ancienne, bien structurée et qui ne semble pas subir de modification au cours des siècles suivants.

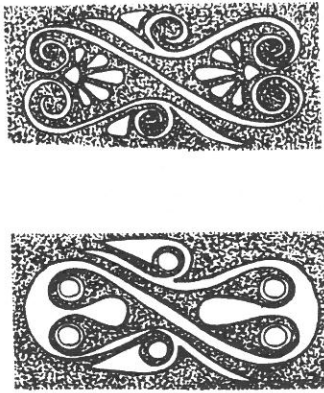


Fig. 2. Développement du décor d'un torqué en bronze de la nécropole des Jogasses à Chouilly (Mame). Dessin Venceslas Kruta.

longtemps isolé et ne trouvera d'analogie qu'au 1^{er} siècle av. J.-C. avec le bassin d'argent de Gundestrup. L'idée qui prédomine dans l'art celtique est que la description ne doit ressortir qu'implicitement de l'association d'éléments dotés d'une signification autonome.

Cela conduit à considérer cet art comme présentant une juxtaposition bizarre, une stylisation d'éléments, ou même un assemblage monstrueux comme, par exemple, le cheval-à-tête-humaine.

A propos de ce singulier langage figuratif des Celtes, on ne peut s'empêcher d'évoquer l'appréciation que portait Diodore sur leur expression orale, ils ont la parole brève, énigmatique, procédant par allusions et sous-entendus ...

C'est ce même état d'esprit qui semble inspirer leur communication par l'image (fig. 3). Même des détails qui peuvent sembler

L'image de la divinité anthropomorphe joue alors un rôle prédominant, elle figure rarement la totalité du corps, le visage étant considéré comme suffisamment représentatif de l'être humain. On ne connaît dans cet art laténien du V^e siècle, qu'une seule oeuvre narrative : le fourreau d'épée gravé de Hallstatt. Il restera longtemps isolé et ne trouvera d'analogie qu'au 1^{er} siècle av. J.-C. avec le bassin d'argent de Gundestrup. L'idée qui prédomine dans l'art celtique est que la description ne doit ressortir qu'implicitement de l'association d'éléments dotés d'une signification autonome.

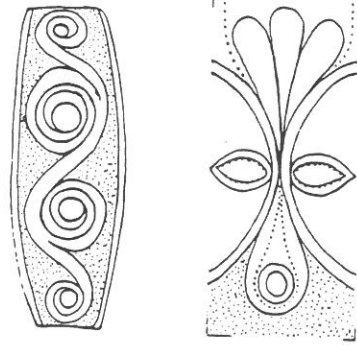


Fig. 3. Développement d'un motif du bracelet en bronze de Bimo-Maloměřice (Moravie), deuxième quart du III^e s. av. J.-C. Dessin V. Kruta.

secondaires à première vue, se révèlent chargés de signification. Ces singulières compositions où des signes abstraits sont intimement associés à des éléments empruntés au monde végétal, animal ou humain, ne sont pas les fruits d'une imagination débridée, ils décrivent à leur manière une situation propre à l'univers des dieux immortels et à leur capacité de se présenter sous les aspects les plus divers.

Soucieux d'intégrer l'image humaine dans un système complexe de signes abstraits, les artistes Celtes se préoccupaient fort peu de la beauté idéale. La genèse de ces formes étranges, pour lesquelles Paul-Marie Duval⁴ a forgé le terme de « métamorphose plastique », eut pour point de départ diverses compositions de palmettes, motif végétal qui, intégré dans l'art celtique comme représentation symbolique de l'arbre sacré, permet d'obtenir une évocation caricaturale du visage humain. La formule connue un grand succès dans les premières décennies du III^e siècle av. J.-C., elle est attestée par de nombreux objets trouvés dans les territoires occidentaux et centre-européens, aussi bien que dans la nouvelle aire d'expansion des Celtes.

Cette imagerie originale, fondée sur la représentation de formes transitoires et indéfinies, avait atteint son apogée précisément au temps où vivait Brennos, c'est la raison pour laquelle le général gaulois fut si hautement surpris de découvrir l'aspect humain des dieux grecs. Il ne pouvait concevoir que les images des dieux n'expriment pas leur caractère insaisissable et les formes multiples des êtres tout-puissants.

Lorsqu'on entrevoit la signification subtile des images de l'art celtique, on comprend la réaction de Brennos et de ses compagnons, voir à Delphes les dieux représentés sous l'enveloppe de simples mortels révélait une méconnaissance totale de la nature complexe des forces de l'Univers. Cela déclencha le grand rire de Brennos qui roule et se répercute encore à travers les millénaires.

Josette P. BILLARDEY

Bibliographie sommaire :

- * Venceslas Kruta, *Brennos et l'image des dieux, la représentation de la figure humaine chez les Celtes*. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Comptes-rendus des séances de l'année 1992, nov. déc., Paris, De Boccard, 1992 (paru en 1994), p. 821-843.
- 1. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XXII, 9.
- 2. Paul Jacobsthal, *Early Celtic Art*, p. 161, Oxford, 1944, et *Imagery in Early Celtic Art*, p. 19, Oxford, 1941.
- 3. Venceslas Kruta, *L'Europe des origines*. Collection « l'Univers des Formes », éd. Gallimard, Paris, 1992.
- 4. P.-M. Duval, *Les Celtes*. Coll. « l'Univers des Formes », éd. Gallimard, Paris, 1977.

GRANDS THÈMES DE LA RELIGION CELTIQUE

Compte-rendu de la conférence de Philippe JOUËT

Lors de la réunion que nous avions organisée le 16 avril dernier pour parler des grands thèmes de la religion celtique, Philippe Jouët commença par définir *objet* et *méthodologie*. Que saisissons-nous d'une religion païenne, c'est-à-dire relative à un peuple et un lieu donnés ?

Nous partirons du principe que, puisque César dans *De Bello Gallico* a qualifié les Gaulois de « peuple très religieux », ils possédaient une religion qui leur était propre. Il suffit d'ailleurs que les premiers évangélisateurs de l'Irlande aient rencontré un « paganisme » et des « Gentils » pour que soient justifiées les études de *Religion celtique*.

Le terme *religion* lui-même n'est pas simple à définir, la religion est un système de relations entre les hommes et les dieux et entre les hommes à l'intérieur d'une communauté ; la religion celtique est un système de concepts, de rites et d'images qu'on peut qualifier de paganisme. Que pouvons-nous saisir du système religieux des communautés celtiques ?

a) des faits, précis et réels, en particulier des rites transmis par les auteurs classiques, souvent mal compris ou incompris, comme par exemple, la cueillette du gui chez Pline, le naturaliste ;

b) des conceptions générales, colportées par les Classiques et souvent affadies ; *l'immortalité de l'âme* est un lieu commun dont l'interprétation ne va pas de soi ;

c) des bribes de théologie, comme le précieux *shéma des dieux de la Gaule* de César, *B.G. VI, 17-18* ;

d) des textes mythologiques, nombreux et même abondants, transcrits à l'âge chrétien par des scribes respectueux de leur patrimoine national ; ce sont des mythologies transmises après la christianisation, mais d'élaboration bien antérieure ;

e) une autre sorte de réalité, les *realia* (sépultures, temples, statues, imagerie monétaire ...) qui traduisent la mentalité celtique dans les formes sensibles de la culture et de la civilisation.

Il est difficile d'appréhender la religion celtique de l'extérieur. On a tendance à la reconstituer dans un ensemble statique alors qu'il s'agit d'une *réalité culturelle dynamique* étroitement liée à la vie des sociétés, ce dont témoigne, par exemple, la formule du serment irlandais : « Je jure par les dieux que jure mon peuple ».

La question est donc d'évaluer nos sources, de les hiérarchiser et de les éclairer les unes par les autres. On observe une complémentarité entre

les sources littéraires antiques, contemporaines des Celtes mais indirectes, les *realia* le plus souvent anépigraques, et les textes insulaires de rédaction post-païenne.

Une autre source, à la fois antérieure et explicative, complète l'ensemble : ce sont les conclusions de la reconstruction et du comparatisme indo-européens, elles sont précieuses pour l'établissement du sens puisque les postulats de la cohérence et du sens sont à l'origine de l'entreprise. En laissant parler les textes, on met à jour leurs structures.

Philippe Jouët sut éviter une longue énumération de faits qui eut été fastidieuse, il préféra dégager quelques grands thèmes dont l'équilibre donne une bonne idée de la religion des Celtes. Il rappela ce qu'il faut entendre par *tradition indo-européenne* : ensemble de formules, de schèmes notionnels et narratifs complétés par des procédures rituelles, ainsi qu'un art poétique qu'on retrouve dans toutes les cultures d'origine orale issues des Indo-Européens, la *tradition celtique* en est une continuation historique.

Le schème notionnel le plus connu est celui de la *tripartition fonctionnelle* dégagé par Georges Dumézil, on le retrouve dans les littératures celtiques comme le montre le *Cyfranc Lludd a Llefelys* gallois. Dans ce conte, la Bretagne est en butte à trois fléaux : 1) des magiciens, qui captent les informations et interdisent l'exercice du pouvoir souverain ; 2) le cri de guerre de deux dragons, qui paralyse toute vie ; 3) un voleur de nourriture.

Ces fléaux agissent dans les domaines des *trois fonctions* :

1) la *souveraineté* : première fonction ;

2) la *force* : deuxième fonction ;

3) la *(re)production-fertilité* : troisième fonction.

Ce schéma permet d'expliquer l'organisation du panthéon gallois des *Plant Dôn* :

- Math et Gwydion sont en fonction un ;

- Gilfaethwy et les Guerriers-Éminents sont en fonction deux ;

- Amaethon et Gofannon sont en fonction trois.

Mais la tripartition fonctionnelle n'est pas suffisante pour tout expliquer. Bien que l'Irlande ait connu et utilisé les *Trois Fonctions*, son panthéon n'est pas trifonctionnel, les récits relatifs aux Origines (*Livre des Conquêtes de l'Irlande*) et aux deux Batailles Mythologiques de Mag-Tured permettent d'établir ceci :

1) les dieux appelés *Tùatha Dé Danann* ont reçu leurs dons et leurs qualifications dans les Iles au Nord du Monde ;

2) le roi Nùada a été mutilé dans un combat et ne peut plus régner ;

3) les Tùatha Dé Danann ont choisi Bres comme roi mais il est en partie d'origine Fomoiré (démons de la terre et de l'eau), les Tùatha Dé Danann sont opprimés par ce mauvais roi et par les sombres Fomoiré, enfin l'arrivée de Lug-à-la-Longue-Main leur procure un *Souverain d'urgence*.

Lug est un *dieu aux multiples arts* capable d'exercer les spécialités de tous autres dieux sans prétendre les remplacer, il est charpentier, forgeron, harpiste, héros, historien, druide, médecin, échanton, artisan ... seule l'agriculture manque à son tableau. Le trait saillant de l'*idéologie celtique* est d'avoir imaginé un « souverain d'urgence » capable de *mobiliser l'ensemble des fonctions politiques et techniques* pour le salut du peuple. Pour cela, ils ont valorisé un dieu mineur (l'un des dioscures indo-européens) dont la fonction était de *ramener les dieux*, de *les inciter à l'action*.

Ce choix théologique est pan-celtique, il a pu s'effectuer avant l'individualisation des Celtes chez leurs ancêtres immédiats (entre la période indo-européenne et la période celtique) ; ce serait alors une synthèse religieuse sans rupture, par renouvellement des hautes cultures proto-historiques d'Europe centrale qui aurait accompagné ou précédé l'émergence des Celtes historiques : la bataille donne l'avantage aux Tùatha Dé Danann, l'agriculture et l'élevage sont intégrés à la société des dieux et Bres est contraint d'en révéler les secrets à Lug.

Les artisans (troisième fonction) sont déjà dans la société des Tùatha Dé Danann, la forte coloration artisanale du panthéon celtique traduit l'immense respect des Celtes pour les *hommes qualifiés*, pour ceux qui possèdent un art pour les *dee* « diurnes ». Faut-il penser avec Georges Dumézil que le schéma trifonctionnel est disloqué par la présence des artisans ? Ph. Jouët ne croit pas aux théories échafaudées sur d'invérifiables *glissements fonctionnels* et pense que les dieux du panthéon celtique, notamment les dieux irlandais, ont hérité de certaines fonctions *cosmologiques* des divinités indo-européennes, il nous renvoie pour le détail à Jean Haudry¹ et à sa propre *Aurore celtique*².

La persistance des images et des métaphores dans la *religion cosmique* est manifeste, par exemple dans l'épisode de la naissance du dieu du soleil *Oengus*, fils de l'Aurore *Boand* et du ciel-diurne *Dagda*. F. Le Roux et G. Dumézil l'avaient déjà remarqué il y a plus de trente ans. Mais il faut aller plus loin : le *Lieu* gallois n'est pas un dieu de troisième fonction, c'est un *dioscure* divinité de l'espace crépusculaire ; le *Dagda* prolonge le *Ciel-diurne* indo-européen, expliquant sa qualité de dieu des contrats, de dieu de l'aspect clair du monde et de maître du temps

météorologique ; *Ogme* est le descendant du *Ciel-nocturne*.

Ce n'est pas un retour au *naturalisme* du XIX^e siècle mais il est certain que de nombreux éléments naturels trop souvent sous-estimés se retrouvent dans les mythologies et les théologies. L'orateur aborda ensuite la question des rapports de l'homme avec ses dieux, rappelant que les *doctrines se laissent aussi reconstruire*. Ainsi le héros celtique est comme son ancêtre indo-européen, un mortel qui *traverse l'eau de la ténèbre hivernale* pour conquérir, après avoir affronté les périls du monde nocturne, les richesses de l'Autre Monde : *les fruits de l'été cachés dans la ténèbre de novembre*.

L'Autre Monde ne peut s'expliquer que par les conceptions indo-européennes relatives à l'Autre Rive de l'année, le *Sid* irlandais comme l'*Annwfn* gallois, sont à la fois le lieu de périls redoutables et le lieu de l'*illumination solaire*. La question des *Fins dernières* est complexe, les conceptions religieuses devaient varier en fonction du milieu et de l'éthique (les guerriers, les producteurs, etc). Ph. Jouët nous annonce un travail à paraître sur cette question. Le rapport de l'homme avec ses dieux est étroit car *les dieux ne sont pas extérieurs au monde ni aux réalités sociales*. Une inscription gauloise de Cisalpine indique qu'il existe un *espace commun aux dieux et aux hommes*. Comme dans tout paganisme, le culte intègre le corps social, la lignée et les institutions (lois, droit, guerre, royauté ...) ainsi que les réalités saisonnières et naturelles.

Le polythéisme celtique est certainement une religion diversifiée suivant les fonctions, les ordres, les classes d'âge, les métiers, ce n'est pas une superstructure dont le fidèle pourrait s'emanciper à son gré, il est sans aucun doute, l'expression même de l'être social et culturel. La conversion n'a pas dû se faire spontanément, mais les évangélisateurs ont su capter les instances culturelles et politiques, ils ont usé comme les druides, de la satire, de la magie, du verbe, des images. Nous n'avons pas le détail de cette *prise de pouvoir* contre laquelle les païens étaient mal armés, la notion de *conversion* elle-même leur était étrangère.

La lente dégradation de la religion celtique insulaire avait déjà provoqué une sorte de *révolution culturelle*, bien qu'atténuée par l'archaïsme des sociétés et la *persistance d'une culture orale* de haut niveau qui était partagée par tous les habitants. Nous avons traité des *Mythes de la parole* au cours de notre Journée d'Étude du 22 juin dernier « Les Celtes et l'Écriture » dont nous donnerons prochainement un compte-rendu complet dans un numéro spécial.

On pense que les résurgences médiévales de la tripartition ont pu venir de l'Irlande ou des Brittons, les monastères irlandais, lieux d'une

grande culture occidentale, nous ont transmis par l'écriture une bonne partie du patrimoine insulaire, malheureusement épuré des commentaires religieux et au prix de divers accommodements. Nous n'avons pas l'équivalent celtique des *Brahmana* indiens mais c'est néanmoins grâce à cette *littérature médiévale* que nous pouvons raisonner sur des ensembles et avancer des hypothèses dont beaucoup sont assurées.

Quant à ce qui est advenu des anciens dieux celtiques, Philippe Jouët nous rappelle que la tradition irlandaise assure qu'ils se sont réfugiés sous la terre et dans les lacs d'Irlande, comme les *Fés* des Gallois et des Bretons.

Josette P. BILLARDEY

Éléments de bibliographie :

1. Jean Haudry, *La Religion cosmique des Indo-Européens*, Arché, éditeur.
 2. Philippe Jouët, *L'Aurore Celtique*. Édition du Porte-Glaive, Paris.
- Le cadre littéraire et culturel est retracé par P.-Y. Lambert, dans *Les littératures celtiques*, Que sais-je ? édit. PUF, Paris, par ailleurs dans *La langue gauloise*, édit. Errance, Paris.
- Pour l'évolution historique voir le Que sais-je ? de Venceslas Kruta, *Les Celtes*, édit. PUF, Paris ; voir aussi Dillon-Chadwick, *Les royaumes celtiques*, trad. française édit. Fayard.
- Les fondements religieux sont établis par Georges Dumézil, notamment dans *Mythe et Épopée, I, II, III*, éd. Gallimard, Paris ;
- J. Haudry, *Les Indo-Européens*, Que sais-je ?,
 - A. et B. Rees, *Celtic Heritage*, Londres 1961 ;
 - P. Mac Cana, *Celtic Mythology* ;
 - C. Ramnoux, *Le grand roi d'Irlande*, édit. l'Aphélie, Perpignan-Céret ;
 - Le Roux-Guyonvarc'h, *Les Druides et Les fêtes celtiques* ;
 - M.-L. Sjoestedt, *Dieux et héros des Celtes*, Paris, 1941, (réédité). Cet ouvrage est encore plein d'enseignements en particulier sur *le héros*, mais la conception des dieux est erronée ;
 - J. de Vries, *La religion des Celtes*, Payot, Paris, traduction (guère utilisable aujourd'hui) de *Keltische Religion* dépassé sur bien des points ;
 - P.-M. Duval, *Les dieux de la Gaule*, (Archéologie gallo-romaine) ;
 - A. Ross, *Pagan Celtic Britain*, (Archéologie britannique) ;
 - P.-Y. Lambert, *Les Mabinogion et récits gallois connexes*, (éd. Gallimard) ;
 - Ch.-J. Guyonvarc'h, *Textes mythologiques irlandais*, (éd. Ogam, Rennes, 1980) ;
- On trouvera dans ces ouvrages les indications bibliographiques nécessaires. Les études de religion et plus généralement de langue, civilisation et littérature, sont éditées dans les revues : *Études Celtiques* (a succédé à *Revue Celtique*) ; *Ériu* ; *Celtica* ; *BBCS* ; *Zeitschrift für Celtische Philologie* ; *Clochag* ; *Journal of Indo-European Studies* ; *Études indo-européennes*. Les deux premières au moins se trouvent à la bibliothèque de l'EPHE où l'on peut consulter les textes généralement édités en irlandais, gallois ou breton.

LES CELTES ET L'ÉCRITURE

Notre première Journée d'Étude qui eut lieu le 22 juin dernier dans les quatre grands salons de la Rotonde de la Villette, remporta un vif succès. La salle de conférence était comble et le salon que nous avions réservé à une exposition de librairie fut très fréquenté. Le buffet, merveilleusement bien garni, fut apprécié ainsi que le pot de l'amitié qui termina la journée, permettant à nos adhérents de faire plus ample connaissance.

Rappelons que le programme était le suivant :

- ouverture des conférences à 9 heures par notre président Venceslas KRUTA, puis se succédèrent au cours de la matinée : Philippe JOUËT, *La parole et l'écriture, mythes et figures* ; Brigitte FISCHER, *Les légendes monétaires* ; Georges Pinault, *Les premiers systèmes graphiques du breton*. A midi, interruption des interventions pour un buffet campagnard très animé puis reprise des conférences avec : Jean HAUDRY, *Oral ou écrit, formulation et transmission des textes sacrés* ; Venceslas KRUTA, *Le contexte archéologique de l'écriture* ; Pierre-Yves LAMBERT, *Le déchiffrement des textes gaulois en cursive latine*. A 17 heures, discussion générale et, pour clôturer la journée, courte allocution de notre président, enfin à 18 heures, un sympathique pot de l'amitié réunit tous les participants. En attendant leur publication intégrale¹, nous vous proposons ci-après, les résumés succincts de chacune des interventions :

1) LA PAROLE ET L'ÉCRITURE, MYTHES ET FIGURES, par Philippe JOUËT, Diplômé EPHE, Paris :

Bien que la culture des Celtes de l'Antiquité eut été principalement orale et que nous n'ayons pas de *grands textes littéraires*, nous possédons des inscriptions de caractère religieux, votif ou magique. Mais la parole primait l'écrit dont le christianisme assura la fortune.

La Celtique insulaire mit tardivement par écrit le riche patrimoine de l'oralité, je centrerai donc mon exposé sur les récits irlandais et gallois qui relèvent d'une *doctrine de la parole* envisagée comme un être mythique. En partant des images indo-européennes du *feu de la parole* et de nombreux récits où le *verbal contest* saisonnier assure la *qualification des seigneurs*, je m'attacherai aux figures de *Bricriu, Fintan, Amorgen et Talliesin*, mais quelques autres représentations éminentes de la parole seront abordées : parole et cohésion cosmique ; fonction du nom ; parole de vie ; parole armée ; joutes oratoires ; parole dans l'Autre Monde ; immortalité par le Verbe ; métamorphoses du Verbe ; silence comme forme de mort.

Tout cela prouve, de la part des Celtes insulaires, une réflexion certaine sur les moyens et les fins de la parole mais ce que nous savons des druides engage à l'étendre au continent. Il est certain que l'adoption de l'écriture par les Celtes ne fut pas un *progrès de l'intelligence*, bien avant de la connaître, eux-mêmes et leurs prédécesseurs avaient élaboré des théories et des enseignements sur le langage, sur ses fonctions et sur sa nature propre.

2) *LES LÉGENDES MONÉTAIRES GAULOISES*, par Brigitte FISCHER, CNRS Paris.

Certains peuples gaulois n'émirent que des pièces anépigrafiqes et l'apparition des légendes monétaires est tardive, à une exception près. Les inscriptions sur les numéraires d'or sont rares, c'est avec les séries d'argent de la *zone du denier*, dans l'est de la Gaule, vers 80 av. J.-C., que l'épigraphie prit son essor, elle se développa avec l'apparition des monnaies de bronze.

Quatre alphabets furent utilisés, mais deux eurent un usage limité géographiquement : l'alphabet ibérique en Narbonnaise, l'alphabet dit *lépontique* dans le sud-est, en particulier dans la zone alpine.

Les caractères grecs, puis romains, furent les plus utilisés. Ils furent employés séparément ou conjointement, parfois mélangés à l'intérieur d'un même mot avec coexistence de lettres capitales et cursives ; les inscriptions figurent au droit, au revers des pièces ou sur les deux faces, elles peuvent être continues ou démembrées ; les mots sont complets ou abrégés, leur disposition peut être circulaire, verticale ou horizontale, la plus grande fantaisie règne en ce domaine.

De nombreux termes restent incompréhensibles, ceux que nous pouvons identifier sont des anthroponymes, l'indication de magistratures, des noms de peuples, de villes et de rares indications de la valeur monétaire. En dépit des difficultés d'interprétation, l'épigraphie monétaire constitue une source irremplaçable d'informations sur l'histoire et la civilisation gauloises.

3) *LE SYSTÈME GRAPHIQUE DU VIEUX-BRETON*, par Georges PINAULT, co-auteur du Vol. III « Les Calendriers », Colligny, Villars d'Héria, édité par le CNRS Paris.

Le breton des VIIIe-IXe siècles comme le gallois contemporain n'a pas utilisé d'autre système graphique que celui du monde romain, car ses scripteurs étaient des moines dont la langue écrite *naturelle* était le latin. Ce latin ne ressemblait guère à celui de Rome quoique ses graphèmes aient été pratiquement les mêmes, la langue classique s'était dialectisée, le latin britannique différerait de celui de Gaule, d'Italie ou d'Espagne et les moines

affectèrent aux phénomènes bretons les graphèmes qu'ils utilisaient dans la prononciation courante.

La totalité de cette graphématique du vieux-breton mérite d'être reprise car elle n'a été que sommairement traitée jusqu'à ce jour, les travaux de Fleuriot et de Jackson ne lui accordent pas tout l'intérêt qui lui est dû. Avant un travail détaillé, on trouvera ici un exposé préliminaire de cette étude, importante car elle conditionne l'interprétation phonématique indispensable pour établir l'évolution diachronique du breton, tant du point de vue de la grammaire historique que dans son réemploi dans la néologie de la langue.

4) *ORAL OU ÉCRIT, FORMULATION & TRANSMISSION DES TEXTES SACRÉS*, par Jean HAUDRY, Université de Lyon, EPHE Paris.

Le refus d'utiliser l'écriture connue, son affectation aux seuls emplois utilitaires et magiques, ainsi que sa dévalorisation culturelle, ne sont pas propres aux Celtes mais communs à l'ensemble des peuples indo-européens anciens, même à ceux qui l'ont pratiquée ensuite largement et communiquée aux autres peuples d'Europe.

Le témoignage de César, *BG 6, 14*, doit être reconsidéré à la lumière de ces parallèles. Il apparaît que dans un premier temps, l'écriture dut être considérée comme inutile en raison de l'existence d'une tradition orale couvrant l'ensemble des besoins, même purement pratiques : savoirs techniques, médecine ...

C'est dans un second temps, après avoir été employée dans les secteurs susmentionnés, qu'elle a pu être considérée comme un danger potentiel et un appauvrissement de la tradition avant de s'imposer, à la suite des changements sociaux, ou d'être imposée de l'extérieur.

5) *LE CONTEXTE ARCHÉOLOGIQUE DE L'ÉCRITURE*, par Venceslas KRUTA, EPHE Paris.

Le plus ancien document écrit en langue celtique reconnu à ce jour est un nom de personne, gravé en lettres étrusques sur une poterie du deuxième quart du VI^e siècle av. J.-C. Cette poterie a été trouvée dans une tombe de Casteletto Ticino, à l'endroit où le Tessin quitte le lac Majeur. Avec les localités voisines de Sesto Calende et de Golasecca, ce site appartient à un complexe urbanisé comparable à celui des environs de Côme, d'où provient la plus ancienne inscription monumentale en langue celtique : la dédicace de Prestino, datable de 500 av. J.-C.

Chez les Celtes, l'usage de l'écriture est lié aux premières formations urbaines associées à une économie développée, dans une société en mutation caractérisée par la connaissance de la monnaie. Côme est le seul site au nord de l'Apennin qui ait livré une monnaie étrusque du V^e siècle.

Ce contexte peut être observé pour les autres types d'écriture utilisés par les Celtes :

- l'écriture celtibérique, dont l'apparition est associée à l'essor des oppida (agglomérations urbaines fortifiées) à partir du III^e siècle av. J.-C. Une situation analogue d'urbanisation précoce existait aussi dans le milieu tartessien, au sud-ouest de la péninsule, où la celticité d'inscriptions des VIII^e-VII^e siècles av. J.-C. est envisagée ;

- l'écriture gallo-grecque, utilisée en Provence sous l'influence de Marseille, mais aussi en Europe centrale : séquence alphabétique de Manching, en Bavière ;

- l'écriture latine, utilisée en Gaule et en Europe centrale : monnaies de type *Blatec*, frappées sur le site de l'actuelle ville de Bratislava ;

- l'écriture ogamique (mais peut-être faudrait-il dire *notation*), qui constitue un cas particulier, nettement plus récent que les précédents.

6) *LE DÉCHIFFREMENT DES TEXTES GAULOIS EN CURSIVE LATINE*, par P.Y. LAMBERT, CNRS Paris, EPHE Paris.

L'écriture cursive latine se caractérise par des ligatures qui sont parfois difficiles à identifier. Si l'on peut lire, sans trop de problèmes, des mots latins déjà bien connus par ailleurs, il est difficile de fixer les mots gaulois en cursive latine lorsque c'est leur première attestation. La graphie en cursive augmente certainement la difficulté du déchiffrement.

Il est d'autre part, naturel de rechercher d'abord une interprétation latine, mais cela ne doit pas se faire au prix de restitutions ou de corrections exagérées.

Il est proposé de respecter une certaine procédure dans la translittération et l'interprétation.

Une illustration de ces principes sera faite grâce à quelques trouvailles nouvelles.

La Rédaction

1. Nous éditerons, dans le courant de la présente session universitaire, les textes complets de chacune de ces conférences.

Mardi 12 novembre 1996, à 18 heures précises
Conférence avec diapositives :

LA COMMUNAUTE CULTURELLE DES CELTES DE L'EST **les Celtes dans les Karpates** par Miklós Szabó Recteur de l'Université de Budapest

Mardi 25 février 1997, à 18 heures précises
Conférence avec diapositives :

LES DIVINITÉS DE L'ABONDANCE **des déesses-mères celtiques aux fêtes médiévales** par Philippe Walter Professeur à l'Université Stendhal de Grenoble

Ces deux conférences auront lieu à
l'École pratique des Hautes Études en Sorbonne,
IV^e section, salle Gaston Paris,
Escalier E - 1^{er} étage
45, rue des Écoles, 75005 Paris
Entrée libre

Mercredi 4 décembre 1996

Le musée de Saint-Germain-en-Laye :

Visite accompagnée par Venceslas Kruta, Archéologue.

Rendez-vous sur place à 10 heures précises, devant l'entrée du musée,
Esplanade du Château. Accès direct par le RER.
(strictement réservé aux adhérents)

Printemps 1997

Londres, Le British Museum

Aller et retour dans la journée par Eurostar

Londres est à trois heures de la Gare du Nord.

Un complément de voyage pourra être étendu à Stonehenge
et à Glastonbury en fonction du nombre des participants.

Automne 1997

Les sites hallstattiens et le musée de Salzbourg.

Musée de Hallein, site de Durrnberg, site et musée de Hallstatt.
Voyage conduit par le professeur Venceslas Kruta.

Tous les voyages sont réservés à nos adhérents. Il est nécessaire
de nous confirmer votre option à l'avance, car ils sont organisés en fonction du
nombre des participants.

Renseignements et inscriptions : Jean Pieuchot

19, avenue du Général Leclerc, 75014 Paris ☎ 01 43214277

« *Nécropoles et société au 1er Age du Fer, le tumulus de Courtesoult (Haute-Saône)* », direction Jean-François Piningre. 224 p. 21 x 29,7, broché, illustré, disponible chez Épona. 214 F. jusqu'au 31.12.96, 244 F. après le 01.01.97.

« *Les Installations agricoles de l'Age du Fer en Ile-de-France* ». Actes du Colloque de Paris 1993, direction Olivier Buchsenschutz et Patrice Ménier. 304 p. 21 x 29,7. Presses École Normale Supérieure.

« *Histoire des Gaules, VI^e s. av. J.-C.-VI^e s. ap. J.-C.* », Christine Delaplace et Jérôme France. 192 p, 13,5 x 21, Coll. Cursus, édit. Armand Collin, 73 F.

Douze siècles d'existence des Gaules transalpine, cisalpine et chevelue jusqu'à la naissance de la Francia mérovingienne. Contient 13 cartes et une bibliographie.

« *Vix et le phénomène princier chez les Celtes, fin du 1er Age du Fer en Europe occidentale* », Actes du Colloque de Vix, dir. Patrice Brun et Bruno Charme. 342 p, 21 x 29,7, broché, illustré, nov 1996. Coll.AA, éd. Errance, 7, rue Jean-du-Bellay, Paris, 280 F.

L'anniversaire de la découverte de la tombe de Vix fut l'occasion d'établir le bilan des études qui eurent lieu à travers toute l'Europe.

« *Monnayages et peuples gaulois du Nord-Ouest* », Louis-Pol Delestrée, préface Christian Peyre. 160 p, 21 x 29,7, broché, oct. 1996. Florange-Burgan/éd. Errance, 240 F.

L'auteur a tiré d'un immense matériel numismatique des enseignements dont la somme enrichit nos connaissances de la Gaule du Nord.

« *Les religions gauloises, rituels celtiques de la Gaule indépendante* », Jean-Louis Brunaux. 224 p, 18 x 25, broché, octobre 1996, éd. Errance, 160 F.

Caractères de la religion gauloise. Sources. Les lieux de culte. Le culte et la divination. Rites guerriers et funéraire, etc.

« *Rituels celtiques d'Aquitaine* », Richard Boudet, préface de Jean Guillaime. 128 p, 21 x 29,7, broché, nov. 1996. Coll. AA, édit. Errance, 190 F.

Découverte de puits à offrandes sur l'oppidum de l'Ermitage près d'Agen.

« *L'artisanat chez les Gaulois* », J.-P. Guillaumet. 128 p, 16 x 24, broché, illustré, oct. 1996. Coll. Hespéride, édit. Errance, 140 F. Peint le monde des artisans gaulois à partir des connaissances actuelles sur la civilisation celtique continentale.

« *L'armée romaine en Gaule* », direct. Michel Reddé. 288 p, 18 x 25, broché, illustré, octobre 1996. édit. Errance, 220 F. Du sac de Rome par les armées de Brennos, en 390 av. J.-C., à la répression qui suivit la mort de Néron, soldats gaulois et légionnaires s'affrontent.

« *Argentomagus, une ville gallo-romaine de tradition gauloise* », direct. Gérard Coulon. 160 p, 24 x 29, relié s. jaquette, nov. 1996. Coll. Hauts-lieux de l'Histoire, édit. Errance. 240 F. Argentomagus, chez les Bituriges, tirait sa prospérité de la métallurgie du fer, on y forgeait des armes. Les traditions gauloises ont subsisté.

BASE DE DONNÉES SUR DISQUETTES INFORMATIQUES,
une documentation complète sur 653 sanctuaires,
Épona, 7, rue Jean-du-Bellay, Paris. 190 F.

LIBRAIRIE ARCHÉOLOGIQUE, vente par correspondance.
Catalogue et prix, BP 10 - 34530 Montagnac.
Visite et livraisons 12, rue des Moulins, 34530 Montagnac.

THÈSES DE DOCTORAT

à l'École pratique des Hautes Études (Sorbonne)

IV^e section (Sciences historiques et philologiques)

Salle Gaston Paris, escalier E, 1^{er} étage :

Jean-Jacques CHARPY « Les Celtes en Champagne du VI^e au III^e s. av. J.-C., la nécropole de Dormans (Marne) dans son contexte régional », le 16 novembre 1996, à 14 heures.

Nathalie GINOUX « *Le thème symbolique de la paire de dragons dans l'Europe celtique, du V^e au I^{er} s. av. J.-C.* », le 23 novembre 1996 à 14 heures.

Anne VATAN « *Histoire de l'archéologie celtique en Champagne, des origines à 1941* », le 30 novembre 1996 à 14 heures.

Eduardo PERRALTA-LABRADOR « *La Cantabrie préromaine, du IV^e au I^{er} s. av. J.-C.* », le 7 décembre 1996 à 14 heures.

POUR NOUS AIDER :

Nous recherchons pour nous aider au courrier, à l'organisation des voyages et des conférences, une personne intéressée par les études celtiques, résidant dans la région parisienne et disposant d'un peu de temps libre. Contacter J. Pieuchot, 19, avenue du Général